

## M O D E S

## RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Tout est permis en carnaval : aussi sommes-nous bien disposée aujourd'hui à ne pas chicaner la mode à propos de telle ou telle innovation peut-être un peu fantasque. Nous réservons notre critique (si l'on nous en donne prétexte) pour les toilettes de printemps. En ce moment, la fantaisie peut et doit régner en souveraine, et nous allons la suivre en sujette soumise.

On va au bal avec des habits de satin, posés comme corsage sur des jupes blanches bouillonnées de crêpe, tulle ou tarlatane. On fait, pour la ville, des toilettes de peluche et satin, d'un très-joli aspect.

En fait de patrons, tout se porte : vestes, habits, corsages ronds et à pointes, ceintures suissesses et en rubans retenues par des agrafes, corsages de mousseline ou dentelle, canezoux, pèlerines, etc. L'essentiel est de savoir s'habiller à l'air de sa physionomie et suivant son genre de beauté. Quelques couturières habiles ont le droit de donner des conseils à ce sujet.

Madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, 47, rue Neuve-Saint-Augustin, possède, en cette matière, l'art de l'harmonie. Citons quelques-unes de ses dernières toilettes :

Une toilette de dîner. — Robe traînante, de velours bleu, ornée à la jupe d'une application de guipure antique blanche. Le corsage uni, recouvert d'une pèlerine de guipure assortie, taille décolletée, ronde à la ceinture, avec ruban et haute boucle de nacre blanche ouvragée. Manches à coudes, guipure aux épaules, aux poignets et le long des coutures.

Toilette de soirée. — Robe de tulle blanc, sur taffetas blanc, la jupe à bouillons capitonnés, ornée de branches de chenille rouge, imitant du corail ; manches courtes, avec branche de corail sur les épaules ; corsage drapé de tulle. Berthe en application d'Angleterre.

Une autre robe en satin rose est entièrement recouverte d'une tunique en point de Venise, relevée sur les côtés par des bouquets de feuillage et des chaînes de perles, formant girandoles. Le corsage, uni et rond à la ceinture, a une pèlerine en point de Venise, qui croise devant et retombe sur les épaules pour simuler des manches.

En général, chez madame *Amélie*, comme chez toutes nos grandes couturières, les manches de robe de bal sont à peine indiquées ; elles sont formées d'un bouillonné ou d'un volant de dentelle, et le bras reste nu. Quant aux manches de robe de ville, on les fait toujours étroites, à coudes et ornées sur les épaules et le long des coutures.

La critique fait sérieusement le procès à la forme des chapeaux, qui devient de jour en jour plus petite ; mais la mode n'en persiste pas moins à les conserver tels quels, ce dont on doit conclure, pour être logique, que les jolies femmes y trouvent leur compte. Qui oblige, d'ailleurs, à adopter les formes du moment dans toute leur exigüité ? rien absolument, et la preuve, c'est que quelques modistes de talent savent, lorsqu'on le désire, apporter d'heureuses modifications en harmonie avec l'âge et la physionomie de leurs belles clientes. Il suffit de visiter les salons de madame *Caroline Coutot*, 8, rue Monsigny, pour se convaincre que l'exagération est exclue des nouveautés destinées aux femmes du grand monde. Citons des exemples :

Une capote de satin blanc, coulissée, avec fond de velours rouge, ornementé de perles de nacre blanche ; faux bavolet en fanchon de blonde, avec bouclettes de velours ; intérieur, un bandeau de velours, brodé de nacre, joues de blonde, brides de satin blanc,

Chapeau de velours noir, garni de dentelle noire et ornementé de perles de cristal ; rose moussue sur le fond et à l'intérieur ; brides de velours noir.

Chapeau de velours mauve, avec perles d'acier et fanchon de chantilly noire ; fleurs de datura de velours blanc au fond et à l'intérieur.

Capote (pour le théâtre) en tulle bleu et satin bleu, avec rouleau de perles blanches ; à l'intérieur, bandeau de myosotis en velours et tulle bleu sur les côtés ; au fond, des branches de myosotis et des bouclettes de satin bleu.

Jetons un coup d'œil sur les dernières créations des magasins de la *Balayeuse*, 4, place Vendôme. Nous trouvons une foule d'articles de lingerie parée ; des canezoux avec guipure et ruches de ruban, des sous-manches Louis XV en batiste, coupée de guipure d'Irlande ; des parures en mosaïque, incrustées d'appâts de valenciennes, des parures (col et manches) en batiste, à coins carrés et entourages de roues en guipure de Venise ; des coiffures catalanes, montées avec beaucoup d'art ; des chemisettes de cachemire, ornées de galon algérien, d'un effet délicieux.

Mentionnons, d'une manière toute spéciale, quelques jolies confections, éditées à la *Balayeuse*, pour la saison d'hiver :

Premièrement, les casaque *cent-gardes*, dont nous avons déjà parlé, et qui, confectionnées en velours noir ou marron, avec ornements de passementerie perlée d'acier, obtiennent un légitime succès. Ensuite, les robes de chambre *Sullane*, qui se font en cachemire, doublé de taffetas piqué, avec bandes de velours noir, garnies de clous d'acier, et cordelières riches.

Après ces fantaisies de haute élégance, il faut encore s'arrêter pour examiner avec soin toute une série de sorties de bal, objets de la plus grande actualité. Quelques-unes ont la forme ronde à capuchon, elles sont de cachemire blanc ou ponceau, brodées à l'orientale de cordonnet d'or et de couleurs vives ; d'autres ont un double collet qui remplace le capuchon, elles sont en peluche, bordées de très-belles franges, ou en satin piqué avec garnitures de dentelle et franges tibet, accompagnées de passementerie perlée.

La dentelle Monard sert à décorer les sorties de bal. On met un haut volant au pourtour et des entre-deux sur les coutures et aux épaules. L'effet est aussi joli que si l'on employait de la chantilly ou de la guipure, et la dépense est moindre des deux tiers. Comme les dessins de la dentelle Monard sont très-riches et spécialement consacrés à cette fabrication, on comprend tout l'avantage qu'ils offrent en matière de confection.

La décoration des costumes est si compliquée en ce moment, que nos lectrices comprendront notre insistance à recommander l'emploi de la dentelle Monard, qui offre une sérieuse économie, sans qu'il en résulte une dérogation aux lois de l'élégance.

Nous avons vu, chez M. *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, de nouvelles ceintures, à bouts flottants, que nous recommandons comme un des plus jolis accessoires d'une toilette parée.

Parmi les jolies robes qui nous ont été montrées depuis le commencement de l'année, n'oublions pas deux robes décorées de fleurs, par madame *Léontine Coudré* (maison Tilman), 104, rue de Richelieu.

La première, en tulle blanc, sur dessous de satin blanc, avait une garniture jardinière, genre Watteau, toute en guirlandes de roses trempées de rosée, posées en girandole sur chaque lé de la jupe. Des nœuds d'herbe-ruban glacée attachaient en-



semble ces guirlandes, d'une ravissante symétrie. Le corsage, drapé de bouillons de tulle lisérés de satin, avait sur chaque épaule un nœud de feuillage, retenant une guirlande pareille à celles de la jupe et retombant en berthe sur le corsage. La coiffure, chef-d'œuvre de goût, se composait de deux touffes d'herberuban placées de chaque côté, et la couronne de roses, divisée en deux, posait partie sur les coques des cheveux, partie en dessous, retenue par une branche souple de bois naturel.

La seconde toilette, en crêpe et satin rose, avait deux branches posées en quilles, de chaque côté du jupon. Ces deux branches réunissaient un mélange exquis de fleurs de serres, orchidées, camélias et lis de Saint-Jacques en velours glacé de duvet diamanté, avec magnifique feuillage vert brillant et esclavage en perles blanches. Point de fleurs au corsage, qui, drapé de satin, devait être garni d'un volant d'Angleterre, retenu par une broche de diamants. La coiffure, de pouffs d'orchidées et camélias, tombait en cache-peigne en dessous des cheveux.

Nous avons remarqué chez madame L. *Coudré* plusieurs nouveaux modèles de coiffures :

Une de feuilles de lierre, montées sur tige d'or, avec brindilles de cristal ;

Une seconde, de pensées de velours, piquées d'acier et montées en pouff Louis XV ;

Une troisième, de chardons de velours à cœurs d'or, entremêlés de bruyères pointillées de cristal.

Le cristal et l'acier sont employés avec beaucoup de succès dans toute l'ornementation. On s'en sert pour les fleurs, sur les chapeaux, dans la lingerie et surtout dans la passementerie. Cette mode, entachée de clinquant, a sa raison d'être pendant la saison où tout s'admire aux lumières, où le feu des lustres se reflète par tous les points lumineux. Peut-être chercherons-nous à faire la guerre, plus tard, à ces verroteries dont on finira par abuser, mais en ce moment de carnaval on aime ce qui brille.

Aux femmes raisonnables, qui tiennent à conserver leurs toilettes et ne se soucient pas d'abîmer chaque soir 30 ou 40 mètres de tulle ou de tarlatane, nous rappelons que le foulard de l'Inde, fond blanc, fait de charmants costumes parés. On l'emploie avec un égal succès dans les toilettes de travestisse-

ments et dans les costumes de petites filles. Le foulard de Chine, blanc pur, est admirable le soir et fait mieux que le taffetas ; décoré de bouquets et fleurettes, il se prête à toutes les combinaisons d'ornements.

Nous avons vu beaucoup de robes choisies dans les magasins du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol, et exécutées par nos couturières le plus en vogue.

L'intelligente maison que nous venons de nommer a même fait fabriquer des pièces de foulard, spécialement destinées aux toilettes de bal, avec des nuances combinées au point de vue de l'effet des lumières.

La parfumerie, mesdames, demande à entrer la première dans vos boudoirs de toilette. Avant de vous couvrir de satin, de dentelles et de bijoux, il faut vous ondoier des parfums délicieux qui nous sont préparés par la *Reine des abeilles*, maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis. C'est surtout en fait de beauté qu'on peut dire : « Abondance de biens ne nuit pas ». Voyons donc là aussi la nouveauté, puisque, dans ce siècle d'élégance, la parfumerie nous prodigue du nouveau, tout autant qu'une fleuriste ou une modiste en renom.

Prenons la parfumerie aux violettes, c'est le triomphe de la *Reine des abeilles*. Le nom du célèbre parfumeur, sans doute, lui a imposé le culte de la violette, qu'il a prise pour type et dont il a tiré l'idéale quintessence.

Voici l'acidule de violettes de Parme, pour le bain parfumé ; la rosée de violettes de Parme, pour la figure ; la poudre de riz à la violette ; la pommade Duchesse au baume de violettes, et l'extrait de violettes pour le mouchoir.

Si vous voulez sortir de cette série (les dames aiment parfois à changer), vous avez le choix entre la crème Pompadour, qui rend le teint d'un blanc rosé, et la crème de beauté, qui doit son succès à la plus belle et la plus grande dame de France. Mais servez-vous surtout, pendant le froid, de la veloutine à la thridace, incomparable pour conserver les mains belles, soit en les protégeant contre le contact de la bise, soit en les défendant de la chaleur des foyers.

Marguerite DE JUSSEY.

## LETTE D'UNE DOUAIRIÈRE

PARIS. — SES PLAISIRS. — SA CHARITÉ.

Comme nous voulons, dans notre petite revue, donner avant tout le pas à la charité, à cette noble fille du ciel devant laquelle tous les fronts doivent s'incliner, tous les cœurs doivent s'ouvrir, c'est de la princesse Czartoriska que nous allons vous parler tout d'abord, en vous donnant quelques détails intimes sur les derniers moments de cette vie qui ne fut consacrée qu'à faire le bien. C'était la providence de ses frères malheureux et, en la perdant, les pauvres Polonais qui habitent la France ont perdu une seconde fois leur patrie.

Toujours, et dans son cœur et sur ses vêtements, la princesse portait le deuil de sa chère Pologne. Son rang l'obligeant à aller à la cour, elle s'y rendait simplement habillée, en couleur très-sombre et sans le moindre bijou.

L'Impératrice lui en fit un jour, en souriant, le reproche.

— Hélas ! madame, répondit la princesse, je ne saurais toucher à mes diamants tant que mes frères seront dans les fers et dans les pleurs. Je croirais insulter à leur admirable courage !

Et ce ne furent pas, seules, les plaies sanglantes de sa patrie qui vinrent déchirer son cœur : car, avant de l'atteindre, la

cruelle mort avait frappé depuis peu de temps et son époux, le prince Adam, et celle qu'elle regardait comme sa seconde fille, la princesse Anuparo qui avait épousé le prince Withold, son fils. De plus, l'autre de ses fils, le prince Ladislas, atteint d'une maladie de poitrine au dernier degré, a dû la quitter pour aller chercher la guérison de ses maux sous le soleil d'Égypte, et sa fille, son enfant bien-aimée, la comtesse Yza, est restée un an en Pologne pendant les dernières affaires.

Comprenez-vous les angoisses d'une mère durant ces mois qui furent plus longs que des siècles ? Elle savait sa fille prisonnière dans son château, sans pouvoir non-seulement la rejoindre, mais sans pouvoir même ni lui envoyer ni recevoir de ses nouvelles : ainsi, pour qu'une lettre pût être risquée, il fallait d'abord qu'elle fût tout à fait insignifiante, dans la crainte qu'elle ne fût saisie ou par les soldats ou par les espions russes qui infestaient le pays ; puis, qu'un serviteur fidèle, caché sous un déguisement, ou l'introduisit dans le château ou en sortit pour porter ou prendre cette bienheureuse missive tant attendue et qui ne consolait ni celle qui la recevait ni celle qui





Planche N° 8.

LE MONITEUR DE LA MODE  
JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de bal (voyez la description, page 2 de la couverture).



l'avait écrite. « Tant de choses désastreuses avaient pu arriver depuis le moment où sa fille lui avait envoyé ce papier qui n'était qu'un certificat de vie, et rien de plus ! » se disait la princesse Adam en couvrant de ses baisers et baignant de larmes cette lettre tant et si ardemment désirée.

Enfin, à la suite d'événements qu'il serait trop long de raconter ici, la jeune comtesse Yza revint près de sa mère, mais elle la trouva mourante : toutes ces douloureuses émotions l'avaient tuée ; pourtant le retour de sa fille lui fit tant de bien qu'on espéra encore pouvoir la sauver, et on lui conseilla d'aller passer l'hiver à Montpellier pour y retrouver des forces.

Elle partit avec sa fille, son fils Withold et son petit-fils, seul enfant qu'ait laissé la princesse Anuparo. Le climat parut, en effet, lui faire du bien, et elle semblait renaître à la vie quand vint le moment où se fait annuellement la vente des Polonais à l'hôtel Lambert ; elle engagea alors sa fille à retourner à Paris pour s'occuper activement de cette œuvre de bienfaisance si nécessaire à tant de malheurs.

La comtesse résista d'abord, disant qu'elle manquait du courage et de l'énergie qu'il fallait pour ces sortes d'entreprises, et qu'il valait donc bien mieux reculer la vente que risquer de la manquer. Mais la princesse Adam s'opposa formellement à ce retard. « C'est leur pain que vous voulez leur faire attendre, ma fille ! s'écria-t-elle avec énergie, et ne comptez-vous donc pas sur Dieu pour vous aider ? »

Il n'y avait plus à reculer, la comtesse partit pour Paris, où elle s'occupa activement de cette vente si nécessaire ! Alors sa bienfaisante mère, dont le cœur l'avait suivie, envoya aussi à Paris, pour la rejoindre, le prince Withold, le triste veuf qui trouvait non un peu de bonheur, mais un peu de consolation, près de son enfant et près d'elle.

« Allez aider votre sœur, Withold, lui dit-elle, et si vous voyez que la vente marche moins bien que les autres années, faites acheter par des inconnus pour quelques milliers de francs que je mets à votre disposition ; et je dis par des *inconnus*, afin que notre chère Yza ne se doute pas qu'elle a pu moins bien réussir que moi dans son entreprise. »

Le jeune prince quitta sa mère à dix heures ; le même jour, vers midi, la princesse déjeunait seule avec son petit-fils, quand tout à coup elle fit appeler son intendant, vieux serviteur de la famille, qui la suivait partout.

« Léonard, lui dit-elle, les yeux brillants d'un éclat étrange, prépare tout en grande hâte, car nous allons partir pour retourner dans notre chère Pologne ! »

Et comme le vieux Léonard la regardait avec surprise, il la vit pâlir... fermer les yeux... Elle était morte...

Pauvres Polonais, après avoir perdu leur patrie, ils perdaient encore leur providence ! N'en est-il pas de certains peuples comme de certains humains qui naissent déshérités ?... On serait tenté de le croire.

Quant à Paris, dont je veux vous parler aussi, et à qui tout réussit, au contraire, il songe en ce moment à s'amuser le plus qu'il lui sera possible. Pourtant les bals particuliers ne commencent pas encore, on laisse le champ de bataille aux étrangers et aux salons officiels. Il est si difficile de recevoir aujour-

d'hui, par le luxe qui court les rues, qu'on regarde à deux fois avant d'ouvrir ses portes à l'orchestre et à ses suites.

Heureusement pour les jeunes femmes avides de plaisirs, que les riches étrangers, venant pour manger leurs millions dans cette ville de joie qu'on nomme Paris, donnent des bals, des loteries, des concerts et des comédies où l'on peut se faire inviter sans trop de peine, pour peu qu'on tienne par le plus petit coin à la société élégante de n'importe quel pays. On n'est pas très-difficile en ces lieux-là ! et si vous avez de beaux diamants, accompagnés de riches toilettes, vous êtes assurés de voir les portes s'ouvrir à triples battants devant vous.

Voilà donc ce qui occupe la partie turbulente, remuante, brillante et bruyante de notre ville ; mais la société calme et tranquille qui ne court pas après un éclat, très-faux souvent, se plaint de ce qu'il n'y a pas de fêtes. Cela viendra, le carnaval est si long cette année !

Il y a eu grand bal aux Tuileries, et l'Impératrice, qu'on disait souffrante, n'a jamais été ni plus belle ni plus fraîche. Elle portait une toilette blanche et jaune, avec une ceinture fort large et ayant de longs pans, toute en pierreries ainsi que le tour du corsage de la robe : c'était d'un effet féérique.

La marquise de Gallifet portait une robe de tulle lamée d'or, relevée de place en place par des bouquets de diamants et, par dessus cette robe, un *habit* en velours noir pailleté, décolleté et garni de fort beaux diamants aussi, toilette qui était plus bizarre que jolie, mais faisait d'autant mieux remarquer la charmante figure de celle qui la portait.

Il y avait, du reste, un monde fou, des femmes charmantes, (c'est la phrase de rigueur), mais des toilettes furieusement compromises par la cohue ; heureusement que beaucoup de femmes avaient eu la prudence de ne risquer que des robes de l'année dernière. L'économie n'est pas défendue !...

Grande nouvelle ! on dit que les chignons des femmes, chignons qui, depuis plus d'un an, se plaisent à batifoler sur leurs blanches épaules, vont regimber au sommet de leur tête et que les petites boucles, ressemblant à celles des chiens caniches, seront chargées de garnir les fronts un peu trop découverts en ce moment ; en un mot, que la coiffure à l'*empire*, c'est-à-dire celle que portaient les merveilleuses du commencement de ce siècle, vient d'être adoptée par l'aréopage des coiffeurs réunis dernièrement, selon leur coutume, dans la salle Molière, où, sous forme d'une fête, se prennent annuellement les plus graves délibérations.

Ces messieurs sont en habit noir et en cravate blanche ; ces dames, car il y a des dames, sont en toilette de bal, sans être coiffées, toutefois ; alors chacune à son tour prête sa tête, et pendant que les autres dansent aux accords des plus bruyants orchestres, on la coiffe en association, c'est-à-dire que chacun peut ajouter ou ôter soit une boucle, soit une fleur ; puis l'œuvre achevée, on laisse la patiente danser pour voir l'effet que cette coiffure peut produire avec sa toilette et l'entrain du plaisir ; puis on délibère et l'on recommence autre chose. Bref, l'autre soir, c'est le style empire qui a triomphé sur toute la ligne.

Baronne de V...





L'illustration de la page 18, Paris.

Julie L...

M. de la... 768

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coutelles de M<sup>me</sup> Amélie r. N<sup>o</sup> 1. Augustin, 47. - Modes de M<sup>me</sup> Morison et de Ricques, rue de la Michodière, 6.  
 Fleurs de Herpin-Leroy a la Belle Mariée rue Montmartre, 130. - Coutelles de Monard, rue des Sauteurs, 42.  
 Sous-jupes vier E Creusy r. Montmartre, 133. - Corsets de la M<sup>me</sup> Simon rue S. Honoré, 183.  
 Robes et Passementerie Ala Ville de Lyon Ca<sup>de</sup> d'Autin, 6. | Parfums de Violet f. de S. M<sup>l</sup>e Supérieure, r. S. Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON S. O. Bevan Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 26, W. C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

...ne se son na  
...ment pères, a  
...l'abbé.

...Albina et  
...possible ! s'éc  
...qu'il sent  
...e sa-même, d  
...de son.  
...ne plus chair,  
...s'écroulant.  
...à la joie, je

...on confide  
...contant de  
...contant ? pou  
...craisi un ar  
...mentement gé  
...par hasard, vo  
...père maritima  
...ment ?  
...c'est là

...n ! s'écroul  
...vous ne ser  
...c'est votre m  
...il n'ira p  
...Black, du

...ou contraire, e  
...il en a le dr  
...Albina étonnée.  
...est, reprit Niola  
...le Po-Sveigoux.

...à minit et de  
...Albina  
...du colonel.  
...est un bar  
...beaucoup  
...qu'il a entend p  
...discipline.  
...vers la po  
...est entendu, d  
...semble avec  
...semble un petit  
...Albina Minella e  
...s'écroul ! s'éc  
...son mari.  
...trou à cou  
...qu'il venait tou

...Albina ! lui dit-elle  
...le coup vient de  
...me.

...ne sommes qu  
...tous les m

...son y soustrai



nable, mariés ou non mariés, j'enjoins à Sylvius de se rendre, à minuit précis, au poste qui lui sera désigné par le sergent Miolack.

» Pour le colonel,  
» Le capitaine TIRZA. »

Albina et Minella éclatèrent en sanglots.

— Est-il possible ! s'écria Sylvius en proie à une si violente émotion qu'il sentait ses jambes fléchir sous lui.

— Voyez vous-même, dit Miolack en lui mettant le papier sous les yeux.

— Je ne vois plus clair, je suis incapable de lire deux mots, dit Sylvius anéanti.

— L'effet de la joie, je connais ça, dit le perspicace Miolack.

Il ajouta d'un ton confidentiel et en clignant de l'œil :

— Vous serez content de moi, je ne vous dis que ça.

— Content, content ! pourquoi ?

— Je vous ai choisi un amour de petit poste... au beau milieu du tremblement général. Vous m'en direz des nouvelles si, par hasard, vous en revenez.

— Ah ! répéta machinalement le pauvre Sylvius, au milieu du tremblement ?

— Au beau milieu ; c'est là que vous en pourrez cueillir, des lauriers !

— Eh bien, non ! s'écria tout à coup Albina en frappant du pied, non, Sylvius ne sera pas soldat ; faites-vous tuer si vous voulez, c'est votre métier, mais lui, je ne l'ai pas épousé pour cela et il n'ira pas à votre petit poste.

— Ah ! dit Miolack, du moment que ça vous contrarie, c'est différent.

— Oui, ça me contrarie, et il ne sortira pas d'ici.

— A son aise, il en a le droit.

— Ah ! fit Albina étonnée.

— Seulement, reprit Miolack, si à minuit précis il n'est pas au poste du Pic-Neigeux...

— Eh bien ?

— Eh bien, à minuit et demi il sera fusillé.

— Fusillé ! murmura Albina d'une voix brisée.

— C'est l'ordre du colonel.

— Votre colonel est un barbare ! s'écria Minella.

— C'est peut-être beaucoup dire, répliqua Miolack ; mais il est certain qu'il n'entend pas la plaisanterie, surtout à l'endroit de la discipline.

Puis se dirigeant vers la porte :

— Allons, c'est entendu, dit-il à Sylvius, à minuit, je viendrai vous prendre avec mes camarades pour nous rendre tous ensemble au petit poste. A tantôt !

Il s'inclina devant Minella et sortit.

— Mon pauvre Sylvius ! s'écria alors Albina en se jetant dans les bras de son mari.

Puis se relevant tout à coup et lui montrant du doigt le mendiant, qui tisonnait toujours dans les cendres avec son bâton :

— Comprends-tu ? lui dit-elle à voix basse.

— Oui, oui, le coup vient de lui, il n'en faut pas douter, répondit Sylvius.

— Et nous ne sommes qu'au commencement, dit Minella ; Dieu sait tous les malheurs qui vont fondre ici à sa suite !

— Comment nous y soustraire ? demanda Sylvius.

— Je ne vois qu'un moyen, dit Minella, c'est de quitter la maison.

— Tu as raison, dit Albina.

— Il s'est endormi, reprit Sylvius ; profitons de son sommeil pour fuir.

Et marchant tous trois sur la pointe des pieds, ils se dirigèrent doucement vers la porte, les regards fixés sur le mendiant, qui était immobile, la tête baissée sur la poitrine.

Sylvius, qui marchait en avant, venait d'ouvrir la porte avec des précautions infinies, et ils allaient s'élanter dehors tous les trois, quand le vieillard relevant tout à coup la tête :

— Eh quoi ! dit-il, vous me laissez seul ! vous partez tous trois ! Est-ce donc ainsi que vous pratiquez l'hospitalité ?

Les trois fugitifs étaient restés pétrifiés.

Ce fut Minella qui retrouva la première son sang-froid.

— C'est précisément pour pratiquer l'hospitalité que nous vous laissons un instant seul, répondit-elle avec assurance.

— C'est précisément pour cela, ajouta Sylvius en regardant la jeune fille et cherchant à deviner sa pensée.

— Nous n'avons rien ici à vous offrir, reprit Minella, et nous allions vous chercher des vivres chez nos voisins.

— Justement, dit Sylvius, étonné de la présence d'esprit de la jeune fille.

— En ce cas, je vous remercie, dit le vieillard ; mais il suffit d'être deux pour cela, et l'un de vous restera bien pour me tenir compagnie.

— Oui, sans doute, dit Albina avec embarras, mais...

— Mais vous voudriez bien ne pas quitter votre mari, et au bout de douze heures de ménage, cela se conçoit, on n'a guère eu le temps de se fatiguer l'un de l'autre ; partez donc tous deux ; cette jeune fille restera près de moi, n'est-ce pas ?

— Sans doute, et avec grand plaisir, répondit Minella.

— Nous t'attendrons au bas de la montagne, dit tout bas Albina à sa sœur ; esquivé-toi dès que tu le pourras.

— C'est bien à quoi je songe, répondit la jeune fille.

— Allons, nous reviendrons tout à l'heure vous apporter des vivres, dit Albina au mendiant avec le plus gracieux sourire ; ne vous impatientez pas, nous serons ici avant peu.

— Quand vous voudrez, répondit le vieillard avec un sourire sinistre ; n'ai-je pas là un otage qui me répond de votre parole ? Et, ajouta-t-il avec un air de galanterie qui le rendait plus effrayant encore, cet otage ne m'échappera pas, je vous le jure : il est trop gracieux pour que je le perde de vue un seul instant.

Albina, qui allait sortir, s'arrêta atterrée à ces paroles, et se rapprochant vivement de sa sœur :

— Oh ! rassure-toi, lui dit-elle, je ne veux plus fuir ; quels que soient les dangers qui nous menacent, je veux les partager avec toi, et nous allons revenir bien vite.

Et elle sortit aussitôt avec Sylvius.

Restée seule avec le roi des aulnes, Minella se mit à trembler de tous ses membres et à suivre avec anxiété tous les mouvements du vieillard.

Au bout de quelques instants, celui-ci se dirigea de son côté ; elle passa aussitôt du côté opposé et fit mine de ranger quelque chose sur la cheminée.



Le mendiant revint à la cheminée ; alors Minella courut vers la fenêtre, dont elle essuya les vitres avec un soin out particulier ; et le même manège se renouvela cinq ou six fois coup sur coup.

— Ah ça ! belle Minella, dit enfin le mendiant.

— Il sait mon nom ! Ah ! plus de doute maintenant, c'est bien lui, murmura la jeune fille d'une voix défaillante.

— Belle Minella, reprit le vieillard, je fais une remarque assez peu flatteuse pour mon amour-propre, c'est qu'aussitôt que je m'approche de vous, vous vous éloignez de moi.

— C'est sans y songer, je vous jure, répondit vivement Minella.

— C'est égal, on dirait que je vous fais peur.

— Je vous assure que non, dit la jeune fille pâle de frayeur.

— Et moi, je vous assure que vous tremblez ; mais, s'il est vrai que je ne vous fasse pas peur, restez donc en place et causons un peu.

Et il fit deux pas vers elle.

Mais la jeune fille, s'éloignant brusquement :

— Oh ! non, non, par grâce, ne m'approchez pas, s'écria-t-elle.

— Alors, dites-moi la cause de la terreur que je vous inspire.

— C'est que je crois que vous êtes... c'est à dire, on prétend que...

— Eh bien, que prétend-on ?

— Que vous êtes le... roi des aulnes.

Puis, s'éloignant vivement, et regardant le vieillard à la dérochée :

— Est-ce vrai, murmura-t-elle ?

— Peut-être, répondit le mendiant.

— Je me sens mourir, balbutia Minella.

— Pourquoi trembler ainsi ? dit le vieillard en se rapprochant ; si le roi des aulnes est redoutable au parjure, il aime les cœurs sincères et protège ceux qui mettent en lui leur confiance ; voulez-vous en faire l'épreuve ? je m'engage à exaucer votre vœu, quel qu'il soit.

— C'est impossible, dit Minella, en secouant doucement la tête.

— Essayons.

— C'est que... c'est un secret...

— Que je devine.

— Vous ?

— Est-ce que je ne sais pas tout ! Voyons, quel est le nom du jeune homme ?

— Mais, s'écria Minella en rougissant, je ne vous ai pas dit...

— Non, mais vous m'avez avoué un secret ; or le secret d'une jeune fille, c'est un jeune homme. Vous dites donc qu'il s'appelle ?...

— Steinko, répondit la jeune fille en baissant la voix.

Elle reprit d'un ton un peu plus assuré :

— C'était le fiancé de ma sœur Albina, qu'il devait épouser à son retour de l'armée, mais hélas ! il est mort là-bas, en combattant.

— Ah ! dit le mendiant, on a appris...

— Qu'il avait été tué ; c'est alors que ma sœur s'est décidée à prendre Sylvius pour mari.

— Et tout le monde a oublié le pauvre Steinko ?

— Excepté moi, répliqua vivement Minella ; bien que je ne fusse encore qu'une enfant lors de son départ, il est toujours resté présent à ma pensée, et c'est lui qui est cause que je ne me marie pas.

— Vous l'aimez ?

— Non, mais...

— Eh bien ?

— Eh bien, ... j'ai là son portrait qu'il avait laissé à ma sœur en partant ; or, chaque amoureux qui se présente, je le compare à Steinko, et si je les ai tous repoussés jusqu'à ce jour, c'est que je les trouve tous affreux auprès de lui.

— Il faudra pourtant faire un choix.

— Je veux que mon mari ressemble à Steinko.

— Voyons ? comment le voulez-vous ? commandez-le, je me charge de le fournir.

Minella glissa la main dans la poche de sa robe et en tira un objet qu'elle mit sous les yeux du roi des aulnes en lui disant :

— Tenez, voilà mon rêve ; c'est le portrait de Steinko, et c'est ainsi que doit être mon mari.

— Ah ! fit le mendiant ; ainsi, il faut absolument qu'il ait cette taille élégante, ces yeux noirs...

— Et ces éperons d'or, poursuivit Minella ; cette belle chevelure noire, cette fine moustache, cette fière mine et ce gracieux sourire.

— Fort bien ! j'ai pris note de tout cela et aucune de ces qualités ne sera omise dans la confection de votre époux, dit le vieillard. Passons maintenant au caractère ; comment vous le faut-il ?

— Steinko était aimant, bon, empressé, galant.

— Savez-vous qu'un pareil modèle rend ma tâche fort difficile, dit le mendiant ; mais il n'importe, votre mari sera tout cela.

— Et quand le connaîtrai-je ? demanda vivement Minella.

— Vous êtes pressée de le voir ?

— Je suis un peu curieuse, répondit la jeune fille en rougissant.

— Eh bien, dit le vieillard après un calcul mental, je pourrai le fournir avant une heure.

Puis, tirant de sa poche un sifflet qu'il remit à la jeune fille :

— Tenez, ce sifflet d'argent porté à vos lèvres, et au premier son qui en sortira, vous verrez paraître votre rêve.

Au moment où Minella recevait le sifflet magique, la porte s'ouvrait et Albina entra avec Sylvius.

— Ma chère Minella, dit la jeune femme en courant à sa sœur qu'elle pressa tendrement dans ses bras, je tremblais de te trouver évanouie en fumée.

Puis, montrant le roi des aulnes avec une expression de terreur :

— Eh bien, murmura-t-elle.

— Il est charmant ! répondit Minella avec transport.

— Pauvre sœur ! dit Albina à Sylvius ; il l'a déjà fascinée comme les petits enfants qu'il enlève à leur mère ; elle est perdue !

Sylvius bondit tout à coup et se retourna éperdu en sentant la main du mendiant se poser sur son épaule.

— Eh bien, lui dit celui-ci, apportez-vous des vivres ?

— Oui, répondit Sylvius ; mais si peu !...



— Voilà tout ! dit Albina en déposant sur la table un morceau de pain bis et quelques noix.

— Vous ne refuserez pas de vous mettre à table avec moi ! dit le vieillard.

— Hélas ! répondit Albina, il n'est pas besoin de se mettre à quatre pour manger un morceau de pain et une douzaine de noix.

— Aussi suis-je persuadé, seigneur Sylvius, répliqua le vieillard, que vous ajouterez quelque chose à ce trop modeste repas.

— Je vous jure que je n'ai rien ici, et pour que vous n'en doutiez pas, je vous supplie de chercher vous-même.

— Je vous prends au mot, car j'avoue que je ne croirai qu'après avoir vu.

Le vieillard alla droit au buffet et l'ouvrit.

Alors, quatre exclamations de surprise se firent entendre à la fois quand on vit rangés dans ce buffet un magnifique pâté, un faisan rôti, des pyramides de fruits et de pâtisserie, des vins de France, des liqueurs, etc., le tout gracieusement encadré dans de gigantesques bouquets de fleurs qui s'élevaient à droite et à gauche.

— A la bonne heure ! s'écria enfin le mendiant ; voilà un repas digne d'un chrétien ; je me doutais bien que vos noix n'étaient qu'une plaisanterie.

— Je vous déclare, s'écria Sylvius, que je ne comprends rien, mais absolument rien...

— Oui, oui, vous aimez à rire, maître Sylvius.

Puis, jetant au loin les noix et s'adressant aux deux femmes :

— Allons ! dressons le couvert, puisque vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

Albina et sa sœur se hâtèrent d'obéir.

— Peste ! s'écria le vieillard ; quel service ! de la porcelaine ! des cristaux ! de l'argenterie ! Ah ça, vous êtes donc un richard, maître Sylvius ?

— Mais, je vous affirme...

— C'est bien ; il vous plaît de continuer la comédie, j'y consens ; mais mettons-nous à table et faisons honneur à votre festin.

Sylvius eût bien voulu refuser, mais le mendiant lui jeta un regard qui lui en ôta le courage.

— C'est pour vous tenir compagnie, dit-il en s'asseyant entre Minella et sa femme ; car je ne suis pas en appétit.

— Ni moi non plus, dit Albina en s'asseyant sur le bord de sa chaise et aussi loin de la table que possible.

— Et vous, charmante Minella ? dit le mendiant à la jeune fille.

— Moi ? je ne me refuse pas à souper, répondit hardiment celle-ci.

Et elle tendit son assiette, sur laquelle le mendiant déposa une tranche de pâté.

— Ces mets sont maudits, lui souffla sa sœur à l'oreille, garde-toi d'y toucher.

— Bah ! dit Minella.

Et elle attaqua résolument le pâté.

— Elle me fait frémir ! murmura Sylvius épouvanté.

— La malheureuse ! elle est ensorcelée, dit Albina à voix basse.

Le vieillard s'empara d'une bouteille, dont la forme bizarre et le bouchon argenté inquiétaient Sylvius, qui lui

trouvait quelque chose de fantastique, et s'adressant à celui-ci :

— Si vous ne mangez pas, maître Sylvius, lui dit-il, vous ne refuserez pas au moins de trinquer avec moi. Tenez, un verre de champagne, un vin fort estimé en France.

— Volontiers, j'aime les vins de France, s'écria Sylvius.

Puis, se penchant à l'oreille d'Albina :

— Je ne veux pas l'irriter, mais je veux bien être pendu, si j'y trempe seulement les lèvres.

— Et, dit le mendiant, tout en dépouillant la bouteille de sa coiffure de métal, au lieu de ces refrains grossiers qu'on a coutume de chanter ici au dessert, je veux vous régaler d'une musique délicate, telle que vos oreilles n'en ont jamais entendue. Que diriez-vous, par exemple, d'un chœur d'esprits ?

— Un chœur d'esprits ! s'écria Sylvius en bondissant sur sa chaise.

— Miséricorde ! murmura Albina.

— Pourquoi pas ? dit Minella.

— Eh bien ? demanda le mendiant.

— Non, non, je n'y tiens pas, répondit vivement Sylvius, la musique après dîner, ça ne me réussit pas.

— Et moi, répliqua le vieillard, je suis sûr que celle-là vous plaira ; tenez, attention, ce champagne va donner le signal à nos invisibles chanteurs.

Le bouchon, peu à peu ébranlé par le pouce du vieillard, sauta tout à coup avec bruit, et au même instant, tandis que celui-ci remplissait son verre et celui de Sylvius, un chœur étrange, suave, vaporeux, aérien, comme une harmonie tombant des harpes des archanges, se fit entendre dans l'espace.

Plus ce chant était exquis, plus ces voix étaient pures et légères, plus grande était la terreur de Sylvius et des deux femmes en les écoutant, car il était évident pour eux que de telles harmonies ne pouvaient venir de la terre.

Sylvius surtout était dominé par une frayeur qui toucha bientôt au délire. Effaré, éperdu, hors de lui, n'ayant plus conscience de ce qu'il faisait, il porta machinalement à ses lèvres le verre de champagne qu'il tenait à la main et en avala peu à peu le contenu.

Le vieillard, lui, ne touchait pas au sien et regardait faire Sylvius avec un diabolique sourire.

Quelques instants après, au moment où les dernières notes du chœur aérien se faisaient entendre, Sylvius sentit subitement ses paupières alourdies se fermer malgré lui.

— C'est étrange, murmura-t-il, un sommeil invincible s'empare de moi ; que signifie ?...

Son attention fut tout à coup absorbée par un incident insignifiant, en apparence, et qui bouleversa tous ses sens.

L'heure sonnait à l'horloge de bois qui remplissait un des angles de la pièce.

Sylvius écouta et compta chaque coup avec une profonde anxiété, et, au douzième, il fit un effort surhumain pour se lever de son siège. Mais il y retomba aussitôt, vaincu par le sommeil qui paralysait toutes ses facultés avec une effroyable rapidité.

— Minuit ! minuit ! murmura le malheureux Sylvius en



tournant vers sa femme un regard où se lisaient le désespoir et l'angoisse, c'est l'heure, l'heure de me rendre au poste; Albina! Minella! éveillez-moi, sauvez-moi, chassez ce sommeil qui m'accable; le sommeil en ce moment, vous le savez, c'est la mort! Minuit! fusillé si tout à l'heure... Ah! réveillez-moi, réveillez-moi!...

Il se débattit quelques instants encore, soutenant une lutte acharnée, terrible, contre ce sommeil inexorable, puis, malgré Albina et sa sœur, qui unissaient leurs forces pour le soulever et le contraindre à marcher, il laissa tomber lourdement sa tête sur la table et y demeura sans mouvement.

Il dormait!

— Grand Dieu! mais il est perdu, s'écria Albina avec désespoir.

Minella réfléchissait en portant alternativement ses regards de Sylvius au mendiant.

— Un sommeil si profond, si subit, et dans un tel moment, quand il y va de sa vie! murmura-t-elle, comment expliquer?

— C'est lui qui a tout fait, s'écria Albina en désignant le roi des aulnes.

Et courant se jeter à ses pieds:

— Écoutez, lui dit-elle d'une voix suppliante, je sais qui vous êtes et qui vous voulez venger, mais je suis seule coupable; que votre colère tombe donc sur moi seule et sauvez Sylvius en dissipant ce sommeil.

— Je vous en supplie, sauvez-le, dit à son tour Minella.

— Eh! mon Dieu! répondit le vieillard avec un calme railleur qui donnait à sa physionomie une expression imposante, je ne demanderais pas mieux que de vous rendre ce petit service, car je comprends tout ce qu'une séparation, et surtout une séparation de cette nature doit avoir de pénible au bout de quelques heures de mariage, mais je le voudrais que je ne le pourrais pas.

— Vous ne le pourriez pas, vous?

— Il est trop tard.

— Trop tard! quoi?...

— Je ne suis plus maître de son sort. Tenez, entendez-vous?

C'était un bruit de pas cadencés.

— Une ronde de soldats! s'écria Albina.

— Ceux qui viennent chercher Sylvius, répliqua le mendiant.

Il achevait à peine de parler, qu'on voyait entrer Miolak, suivi de ses douze soldats.

Tous vinrent se ranger en silence derrière Sylvius, où ils demeurèrent immobiles et sombres comme des fantômes.

— Que venez-vous faire ici? leur demanda Albina d'une voix tremblante.

— Nous venons chercher Sylvius, répondit Miolak.

— Oui, répondit la jeune femme en essayant de sourire, pour le conduire à son poste.

— Le poste! riposta Miolak, oh! non; ce n'est plus de ça qu'il s'agit.

— Que lui voulez-vous donc? s'écria brusquement Albina.

— Il ne le saura que trop tôt, le pauvre diable!

— Mais, expliquez-vous! demanda Minella; que veut-on faire à Sylvius?

— Minuit et demi! dit Miolak en montrant l'horloge; je ne vous en dis pas davantage.

— C'est impossible! dit Albina, on n'aura pas la barbarie...

— Oh! son compte est clair; le colonel n'entend pas raillerie sur ce chapitre.

— Il s'éveille, dit Minella.

Constant GUÉROULT.

(La fin au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

ALBUM DE COIFFURES HISTORIQUES, par Henri de Bysterveld, coiffeur pour dames, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris.

Ce n'est point à nos lectrices qu'il faut parler de l'importante place qu'occupe la coiffure dans l'ensemble de la toilette des dames. Elles en savent, sur ce point, beaucoup plus long que nous, et le temps qu'elles consacrent à cette grave opération, le choix étudié qu'elles font de l'artiste appelé à les parer ne prouvent-ils pas tout d'abord que la question est capitale?...

Mais si la coiffure est un art, cet art, ainsi que les autres, doit avoir une histoire, et comment ne l'a-t-on pas recueillie, ne fût-ce qu'à titre de simple enseignement, et comme indication des coutumes et du goût aux diverses époques?... Telle est la question que s'est évidemment posée et qu'a voulu résoudre M. Henri de Bysterveld. Il est probable qu'en fouillant les livres anciens et modernes, en interrogeant les dessins et tableaux qui nous ont conservé l'intéressante collection des modes du temps passé, M. de Bysterveld, artiste consciencieux et chercheur infatigable, n'a eu d'autre pensée d'abord que de se rendre service à lui-même en élargissant l'horizon de ses connaissances et en ouvrant un champ nouveau à son imagination. Il faut donc lui savoir gré de n'avoir pas gardé pour lui seul sa précieuse moisson et d'en avoir fait profiter tous ceux qui,

comme lui, se sont donné la mission « d'embellir la beauté ».

A l'aide du crayon habile de notre collaborateur Rigolet, M. de Bysterveld a recueilli, puis réuni en trois albums d'un format commode, d'une reliure élégante, des spécimens de toutes les coiffures adaptées, de mémoire de femme, à une tête devenue historique. Il a constitué ainsi un véritable musée, plein de bons et utiles enseignements, et dont l'entrée n'est point permise seulement aux professeurs émérites, mais aussi aux dames qui se trouvent par là à même de choisir et d'indiquer le genre de coiffure qu'il leur convient de porter. Chaque gravure est accompagnée d'une explication qui permet de réaliser ou de faire réaliser, par un coiffeur ou au besoin par une camériste, le modèle donné.

Les albums de M. de Bysterveld paraissent tous les trois mois, avec une nouvelle série de coiffures. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, trois de ces albums ont déjà vu le jour, et le dernier présente une importante amélioration: les explications y sont données en français et en anglais. Que M. de Bysterveld continue dans cette voie, et nous lui prédisons un légitime succès.

A. V.